

Comment la dictature fasciste a asservi la littérature enfantine en Italie

MARIELLA COLIN

La littérature enfantine est souvent considérée comme un domaine éloigné de la scène politique et centré sur la sphère de l'enfance ; néanmoins, la production pour les petits lecteurs, liée à l'histoire sociale et à l'histoire des mentalités, est perméable aux idéologies, surtout si celles-ci sont dominantes dans le climat général, voire si elles sont imposées par le pouvoir politique. Que devient en l'espèce la littérature pour la jeunesse lorsqu'elle est confrontée à une dictature totalitaire ? Se réfugie-t-elle dans les paradis de la culture enfantine, entre les fées et les lutins, ou bien se soumet-elle aux dictats d'un régime, et à quel rythme ? C'est à ces interrogations, qui soulèvent la question de la littérature face au pouvoir, que nous souhaitons apporter des réponses, en offrant une vue d'ensemble¹ sur la manière dont le fascisme italien, devenu une dictature à vocation totalitaire, s'est approprié cette production littéraire.

L'État fasciste plaça les nouvelles générations au centre de ses attentions, parce que le fascisme ne pouvait se développer qu'en s'assurant le soutien de ceux qui n'avaient pas connu la démocratie

1. Pour une étude exhaustive de la littérature de jeunesse sous le fascisme, nous renvoyons le lecteur à notre ouvrage « *Les enfants de Mussolini* ». *Littérature, livres, lectures d'enfance et de jeunesse sous le fascisme. De la Grande Guerre à la chute du régime*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2010.

de l'État libéral ; c'est pourquoi « l'enfant fut son objectif le plus important ; il l'entoura à l'école et en dehors de l'école, il chercha à le pénétrer et à le former, en créant autour de lui une atmosphère artificielle, où se développèrent non pas les sentiments, mais les instincts² ». Le Duce, ne l'oublions pas, était fils d'une institutrice et avait été lui-même instituteur ; pour que les enfants italiens deviennent les « enfants de Mussolini », deux moyens furent jugés essentiels : « *libro e moschetto* » (« le livre et le fusil »). « *Libro e moschetto fascista perfetto* » (« le livre et le fusil font le parfait fasciste ») : ce slogan mussolinien, qui devait servir de devise à la jeunesse, réunissait dans une courte formule les éléments fondamentaux sur lesquels devait se fonder la nouvelle éducation.

Le livre signifiait l'éducation intellectuelle et morale, confiée non seulement à l'école et à ses manuels, mais aussi à toutes les lectures : les « livres d'imagination », les journaux, les images et les illustrations allaient être des voies privilégiées pour la communication ; tant et si bien que, pendant les années où Mussolini fut au pouvoir, les livres pour l'enfance et la jeunesse furent suivis avec attention dès qu'on comprit les potentialités qu'ils offraient pour transformer la littérature en propagande et la lecture en endoctrinement. Comme tous les mouvements partisans de cette époque, le fascisme eut largement recours aux livres pour avoir prise sur les consciences les plus faibles ; pendant les années de la dictature, le régime voulut contrôler, puis guider, tant la « lecture collective », faite en classe sous la direction de l'enseignant, que la « lecture individuelle³ » laissée à l'initiative des enfants. C'est pourquoi non seulement les livres d'école, mais aussi les livres de loisir furent l'objet d'une grande attention, en raison de la fonction dont ils pouvaient être investis, et la production pour l'enfance fut instrumentalisée et vue comme un bon moyen pour renforcer la culture fasciste de masse et la transformer en culture nationale. Elle fut donc mise à profit pour faire connaître et aimer le dictateur, rendre populaires ses campagnes et célébrer la fondation de l'empire colo-

2. Michele Mastropaolo, *Panorama della letteratura infantile*, Florence, Marzocco, 1947, p. 166. La traduction de cette citation et des suivantes est de nous.

3. On trouve une réflexion sur la nécessaire articulation entre « lecture collective » et « lecture individuelle » dans une brochure publiée en 1941 par Giuseppe Bottai, ministre de l'Éducation nationale (*Il libro nella scuola. Letture individuali e letture collettive*, Rome, Arti Grafiche Palombi, 1941, p. 3 et sq.).

nial italien, « en alimentant, avec des histoires exemplaires, l'idéologie du régime⁴ ».

Nous verrons que cette transformation eut lieu progressivement, selon un parcours qui se conforma par paliers à celui de l'histoire du fascisme, en liaison avec la politique culturelle mise en place par le régime.

La violence squadriste dans les livres pour l'enfance

Au début des années 1920, la littérature enfantine resta à l'écart de la tempête qui se déchaînait sur la scène politique, et connut même une dernière floraison. Mais alors que la plupart des auteurs pour la jeunesse reprenaient les modèles déjà connus, en continuité avec les genres et les poétiques préexistants, d'autres livres pour l'enfance, en fonction de la sensibilité politique des auteurs ainsi que des maisons d'édition, commencèrent à enregistrer les événements liés à l'arrivée de Mussolini au gouvernement⁵.

On vit donc apparaître les premiers textes narratifs liés à la stratégie idéologique du parti avec les premiers « romans *squadristes* » pour l'enfance. Dès 1923, trois ouvrages – *Mestolino* (1923), *Pinocchio fascista* (1923) et *Piccolo Mondo Fascista* (1924) – vont rendre compte des actions menées par les escouades fascistes contre les socialistes et les ouvriers en grève (désignés comme les « rouges », les « subversifs » ou les « bolcheviks ») par trois manières de raconter aux enfants les luttes de la « révolution noire » (1921-1922) et la violence qui les caractérisait. Tous les trois ont été publiés à Florence, dans une région (la Toscane) qui avait été le berceau des revues nationalistes du début du XX^e siècle et qui était devenue l'un des foyers du fascisme intransigeant.

*Mestolino*⁶ est l'œuvre de Yambo⁷, un écrivain-dessinateur versatile et prolifique, connu pour ses romans d'aventures. Le protagoniste est un garçon de treize ans, aimant peu l'école, qui veut devenir un artiste. Il tient un journal, dans lequel il relate au jour le jour ses expériences, assorties de ses commentaires et critiques sur les défauts des adultes de son entourage ; puis l'histoire prend soudain un autre tournant, lorsque ses péripéties se déroulent sur le fond des luttes violentes au cours desquelles s'affrontent pendant l'été

4. Pino Boero & Carmine De Luca, *La letteratura per l'infanzia*, Rome – Bari, Laterza, 2003, p. 168.

5. En qualité de Président du Conseil des ministres.

6. Yambo, *Mestolino. Libro per ragazzi*, Florence, Vallecchi, 1923.

7. Yambo était le pseudonyme d'Ermete Novelli.

1922 fascistes et socialistes. Tant et si bien que le lecteur finit par assister à une expédition punitive squadriste dans la campagne toscane, rendue dans le texte avec un certain réalisme. Bien que les opinions de Yambo penchent du côté des nationalistes, l'auteur s'efforce de donner une représentation nuancée de la situation, en suscitant rencontres et discussions entre Mestolino, les « rouges » et les « noirs ». Le garçon, effrayé par la violence des fascistes et par le peu de patriotisme des socialistes, finit par les renvoyer dos à dos.

Si Yambo manifeste un certain souci de la réalité historique, les deux autres auteurs ne cachent pas leur sympathie pour les chemises noires. Giuseppe Petrai est l'auteur des *Avventure e spedizioni punitive di Pinocchio fascista* : un petit livre sur la couverture duquel apparaît un Pinocchio en chemise noire, coiffé d'un fez, armé d'un grand gourdin, qui tient fermement de sa main un pantin barbu peint en rouge – représentation d'un « bolchevik » – auquel il fait ingurgiter un flacon plein d'un liquide jaune, qu'on imagine être de l'huile de ricin. Le texte raconte comment Pinocchio a organisé à Florence une expédition punitive fasciste contre les « pantins communistes », qui occupaient une fabrique de biscuits. L'éditeur Nerbini, de son côté, appuie avec une préface où il se réjouit de constater que ce livre apporte une contribution joyeuse aux progrès de « la nouvelle conscience nationale et éducative, ainsi qu'à la transformation des méthodes propres à acheminer les Italiens [...] vers une nouvelle formation de leur caractère⁸ », démontrant ainsi son adhésion au programme pédagogique fasciste.

Enfin *Piccolo Mondo Fascista* de Marga⁹ est recommandé par Mussolini en personne ; dans un texte autographe, il se porte personnellement garant de l'« esprit fasciste » de l'ouvrage : « *Piccolo Mondo Fascista* est le livre approprié pour les nouvelles générations, qui éclosent comme des printemps pleins de promesses du tronc immortel et inépuisable de notre souche. Il mérite d'être lu et diffusé parmi les enfants d'Italie !¹⁰ ». L'ouvrage présente une galerie de portraits d'enfants, dont les vicissitudes se situent pour moitié dans le cadre de la Grande Guerre et pour moitié pendant l'après-guerre ; la nouveauté, dans ce recueil, est constituée par les nouvelles dont l'action se déroule dans un milieu fasciste, pendant les années d'affrontements entre squadristes et socialistes. Avec le ton

8. « Nota dell'editore », in Giuseppe Petrai, *Avventure e spedizioni punitive di Pinocchio fascista*, Florence, Nerbini, 1923, p. 2.

9. Pseudonyme de Margherita Tanzi Fazzini.

10. Marga, *Piccolo Mondo Fascista. Racconti per la gioventù italiana*, Florence, Bemporad, 1924, p. 1 de couverture.

douloureux qui lui est propre, Marga fait constamment référence à la mort pour mettre en scène des enfants orphelins de guerre et des enfants victimes de la violence des « subversifs » ; elle offre le premier exemple d'un « martyrologe fasciste » à usage de l'enfance, dont le ministère de l'Instruction publique exigera, en 1927, qu'il soit présent dans tous les livres d'histoire pour l'école primaire. Dans *Piccolo Mondo Fascista* est déjà visible la chaîne qui relie les morts de la Première Guerre mondiale aux morts des expéditions squadristes, présentés aux jeunes lecteurs comme « le développement naturel et le corollaire des morts pour la patrie¹¹ ».

La vie de Benito Mussolini, entre conte merveilleux et épopée

Le processus qui devait s'achever en 1929 par la liquidation des institutions de l'État parlementaire et l'installation de la dictature débute officiellement en janvier 1925, avec la suspension des libertés fondamentales. Commence ainsi la fascisation du pays qui allait mettre en condition l'individu dès son enfance, en faisant de la jeunesse « le point d'appui de son action, le moment central de son système d'organisation¹² ». En 1926 est fondée une nouvelle institution, chargée de l'éducation physique et morale de l'Italien nouveau : l'Opera Nazionale Balilla¹³, qui devait encadrer tous les enfants des deux sexes à partir de l'âge de huit ans¹⁴. L'« esprit fasciste » fait une apparition plus marquée avec une foule d'auteurs mineurs qui s'empressent d'écrire des biographies de Mussolini, en construisant, autour du personnage réel, un « imaginaire mussolinien¹⁵ » qui allait le transformer en mythe de son vivant.

Certes la figure et la vie de Benito Mussolini¹⁶ se prêtaient merveilleusement à toutes les opérations de persuasion et de manipula-

11. Mario Isnenghi, *L'Italia del fascio*, Florence, Giunti, 1996, p. 155.

12. Laura Malvano, « Le mythe de la jeunesse à travers l'image. Le fascisme italien », in G. Levi & J. Cl. Schmitt (éd.), *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, vol. 2, p. 277.

13. Sur l'Opera Balilla, voir Carmen Betti, *L'Opera azionale Balilla e l'educazione fascista*, Florence, La Nuova Italia, 1984.

14. Par la suite (en 1937) ce sera à partir de cinq ans.

15. Voir Luisa Passerini, *Mussolini immaginario. Storia di una biografia (1915-1939)*, Rome – Bari, Laterza, 1991.

16. Parmi les nombreuses biographies mussoliniennes, rappelons : A. Lepre, *Mussolini*, Rome – Bari, Laterza, 1998 ; Sergio Luzzatto, *Il corpo del Duce*, Turin, Einaudi, 1998 ; Pierre Milza, *Mussolini*, Paris, Fayard, 1999 ; Denis Musiedlak, *Mussolini*, Paris, Presses de Science Po, 2006, ainsi que la monumentale et fondamentale biographie de Renzo De Felice : *Mussolini il rivolu-*

tion. « Aucune figure n'était plus facile à utiliser que la figure mussolinienne pour une littérature comme la littérature d'enfance et de jeunesse¹⁷ », soutient à juste titre Luisa Passerini, et de fait, les auteurs fascistes pour l'enfance de l'entre-deux-guerres vont en faire leur sujet de prédilection, en adoptant le registre du fabuleux pour s'adresser aux plus petits et celui de l'aventure pour les plus grands.

C'est Olindo Giacobbe qui publie en 1926 la première biographie mussolinienne destinée à devenir une œuvre de référence : *La vita di Benito Mussolini narrata ai fanciulli d'Italia*. Professeur de lettres et critique de la littérature d'enfance et de jeunesse, Giacobbe commence par inscrire l'histoire de la vie du Duce dans la littérature enfantine, dont elle relève d'après lui de plein droit et à double titre :

Si vous aimez encore les beaux contes de fées, les contes merveilleux, qui vous font errer par l'imagination dans le monde des prodiges et des enchantements, eh bien, lisez ces pages et vous apprendrez comment cet Homme, en surmontant des épreuves douloureuses et terribles, a coupé de son épée magique les mille têtes du dragon de la confusion et du désordre, et a remis sur le trône la belle princesse Italie...

Si, en revanche, vous préférez les aventures où la hardiesse d'un seul a raison de toutes les difficultés et de tous les obstacles, eh bien, quelle aventure peut-elle être plus belle et plus vraie que la vie de cet Homme qui, armé seulement de sa foi et de son courage, va au-devant de son destin, souffre la faim et connaît la prison, défie la mort sur les champs de bataille, soustrait tout un peuple et toute une civilisation à la ruine, atteint par ses mérites et ses vertus le faite de la puissance et de la gloire¹⁸ ?

La narration censure les détails et les épisodes qui pourraient nuire à l'image mythique du Duce, tandis qu'elle amplifie ou magnifie ce qui contribue à signifier sa prédestination, ou bien à l'idéaliser comme un être exceptionnel. La biographie mussolinienne devient

zionario (1883-1920), Turin, Einaudi, 1965 ; *Mussolini il fascista* : I. *La conquista del potere* (1921-1925) ; II. *L'organizzazione dello Stato fascista* (1925-1929), 1966 ; *Mussolini il duce* : I. *Gli anni del consenso* (1929-1940), 1974 ; *Lo Stato totalitario* (1936-1940), 1981 ; *Mussolini l'alleato* : I. *L'Italia in guerra* (1940-1943), 1990 ; II. *La guerra civile*, 1997.

17. Luisa Passerini, *Mussolini immaginario*, op. cit., p. 226.

18. Olindo Giacobbe, *La vita di Benito Mussolini narrata ai fanciulli d'Italia*, Rome, Casa editrice Il Sagittario, 1926, p. 9.

ainsi un nouveau genre chez les auteurs pour la jeunesse, comme l'explique l'un d'entre eux :

Cette entreprise est fascinante autant qu'elle est ardue et délicate, car raconter la vie du Duce à un enfant demande à celui qui s'y engage un discernement extrêmement fin, une pureté absolue, une capacité instinctive de saisir l'essence intime de chaque attitude et de chaque fait et, surtout, l'art de rendre les choses grandes avec des mots simples¹⁹.

À l'ouvrage d'Olindo Giacobbe s'en ajoutent vite d'autres. En 1926 paraît *Benito Mussolini. La sua vita fino ad oggi, dalla strada al potere*, qui en retrace « l'ascension fatale », depuis sa lutte pour un idéal encore vague « jusqu'à la conquête du pouvoir suprême²⁰ », suivi de *Mussolini spiegato ai bimbi. Facili conversazioni sull'opera del Duce di prima e dopo la Marcia su Roma*²¹ (1927), *La vita di Mussolini narrata ai bimbi d'Italia*²² (1928), *Benito Mussolini : la sua vita e la sua opera narrata ai fanciulli*²³ (1928) et *Il Duce*²⁴ (1928). Puis Giuseppe Fanciulli – écrivain et critique de littérature pour l'enfance – fait de Benito Mussolini l'un de ces « Héros vivants » qui, « tels des géants²⁵ », ont sauvé ou libéré leur patrie au cours de l'histoire :

L'heure présente nous apporte son Héros : il est nanti d'une épithète ancienne comme notre histoire : *Duce* ; il porte un nom connu dans les coins les plus reculés du monde : Benito Mussolini. Je vous raconterai sa vie, ou mieux sa légende²⁶.

L'auteur passe donc du registre des contes merveilleux à celui de l'épopée héroïque, pour mieux captiver l'auditoire ; le récit biographique est connoté par un ton épique, et Fanciulli s'essaie au

19. Maria Bersani, *Libri per fanciulli e per giovinetti : catalogo sistematico ragionato*, Turin, Paravia, 1930, p. 18.

20. Giorgio Pini, *Benito Mussolini. La sua vita fino ad oggi, dalla strada al potere*, Bologne, Cappelli, 1926, p. 116.

21. Saverio Grana, *Mussolini spiegato ai bimbi. Facili conversazioni sull'opera del Duce di prima e dopo la Marcia su Roma rivolte ai piccoli e utili ai grandi*, Turin, Paravia, 1927.

22. Vincenzo Biloni, *La vita di Mussolini narrata ai bimbi d'Italia*, Brescia, Vanini, 1928.

23. Alfredo Giovannetti, *Benito Mussolini : la sua vita e la sua opera narrata ai fanciulli*, Palerme, Sandron, 1928.

24. Luigi Alini, *Il Duce*, Florence, Bemporad, 1928.

25. Giuseppe Fanciulli, *Il Duce del popolo italiano*, Rome, Segreteria generale dei Fasci all'estero, 1928, p. 5.

26. *Ibid.*, p. 8.

style sublime en estompant la précision historique et géographique des faits et des lieux pour leur donner un halo légendaire.

Dans les années 1930, l'hagiographie mussolinienne continue à s'enrichir de nouvelles publications. Dans *Duce nostro !*, c'est une tante qui propose à ses neveux de leur raconter avec enthousiasme « une histoire vraie après tant de légendes et un conte légendaire après tant d'histoires vraies²⁷ » ; *Una favola vera*²⁸ présente le même type de récit sous la forme d'un délicieux album illustré, pour charmer les enfants en âge préscolaire, et dans *Una storia meravigliosa. Il Duce narrato ai fanciulli* (1935), la narration de la merveilleuse histoire d'« un enfant pauvre et ardent²⁹ », devenu puissant avec l'aide de la fée Volonté, est en vers (des quatrains et des tercets en alternance). Apparaît à présent l'image d'un peuple « totalement dépendant de la volonté de son chef, heureux d'être prisonnier de son charisme³⁰ », que la culture fasciste de masse et les organisations de jeunesse fanatisent. Dans *Mussolini padre del popolo italiano*, Leo Pollini met l'accent sur l'entreprise titanesque de refondation de la nation et proclame : « La génération de demain aura la fierté de s'appeler le peuple de Mussolini³¹ », tandis qu'*Il Duce ai ragazzi d'Italia* veut montrer clairement aux jeunes lecteurs « le renouveau profond réalisé dans l'esprit de notre Nation par le magnifique mouvement fasciste, dont le Duce est le héros légendaire et le *condottiero* invincible³² ».

Mais que pensaient les enfants italiens du Duce ? En 1928, une journaliste va interroger les écoliers pour connaître leurs opinions, et le résultat de ses enquêtes sera publié sous le titre de *Mussolini visto dai ragazzi*³³. Ce livre offre des témoignages naïfs et amusants, mais ô combien instructifs, sur la manière dont les petits Italiens comprenaient et répétaient ce que la propagande du parti leur dif-

27. Maria Buonamici, *Duce nostro !*, Florence, Nemi, 1933, p. 9.

28. Francesca Hardouin di Belmonte, *Una favola vera*, Milan, Hoepli, 1933.

29. Antonietta Maria Bessone Aurelj, *Una storia meravigliosa. Il Duce narrato ai fanciulli*, Rome, P. Maglione, 1935, p. 9.

30. Sergio Luzzatto, *L'immagine del duce. Mussolini nelle fotografie dell'Istituto Luce*, Rome, Editori Riuniti, 2001, p. 75.

31. Leo Pollini, *Mussolini padre del popolo italiano*, Rome, Liber, 1931, p. 116.

32. Luigi Alini, *Il Duce ai ragazzi d'Italia*, Florence, Bemporad, 1930, 4^e éd., 1930, p. 9.

33. Dolores Mingozzi, *Mussolini visto dai ragazzi*, San Casciano di Val di Pesa, Società Editrice Toscana, 1928.

fusait, à propos d'un surhomme qu'on leur présentait comme un chef inégalé et inégalable, qu'ils devaient entourer de leur affection et de leur admiration. Des paroles qui sont à rapprocher des témoignages qui seront recueillis par la suite parmi les adultes qui se souvenaient d'avoir ressenti les mêmes sentiments ; car même ceux qui étaient devenus par la suite antifascistes, disaient très souvent avoir éprouvé, dans leur enfance, une « attraction magique et irrésistible pour la personne et le mythe de Mussolini et son histoire personnelle – d'enfant pauvre à Duce du fascisme³⁴ ».

Le *Bildungsroman* fasciste

Dans les années 1930 voit le jour un nouveau type de « roman de formation », dont l'intrigue se déroule pendant la période qui, pour le fascisme, marque la renaissance de la nation : celle des premières années de l'après-guerre. Dans ces romans se manifeste un violent antisocialisme, ainsi qu'une reprise inconditionnelle de l'interprétation fasciste de l'histoire, qui s'incarne dans la figure du protagoniste (un enfant ou bien un adolescent qui prend lui-même part aux événements). Son histoire personnelle et la formation de son caractère passent par les épreuves douloureuses, mais ô combien formatrices, qui sont la Grande Guerre, les expéditions punitives des escouades fascistes et la marche sur Rome. Cela donne lieu à ce que nous pourrions appeler « le *Bildungsroman* fasciste » – et que la critique de l'époque appela « le roman de la Révolution » ou « le roman de la renaissance » –, proposant une fiction retraçant l'éducation politique et idéologique fixe, par lequel l'histoire individuelle répète l'histoire collective. Il s'agit d'une forme statique de *Bildungsroman* qui se répète de manière stéréotypée et qui n'autorise que quelques variations mineures.

Plusieurs écrivains vont s'essayer à ce modèle narratif. Francesco Jovine³⁵ (qui deviendra par la suite antifasciste) est un écrivain débutant, lorsqu'il fait paraître en 1929 *Berlué*, un récit qui joue sur le double registre du merveilleux et du réalisme pour raconter les aventures qui formeront la conscience fasciste d'un garçon de

34. Aldo Grandi, *I giovani di Mussolini. Fascisti convinti, fascisti pentiti, antifascisti*, Milan, Baldini & Castoldi, p. 132.

35. Francesco Jovine (1902-1950) est l'auteur d'une œuvre romanesque dont les titres majeurs sont *Signora Ava* (1942), *L'impero in provincia* (1945) et *Le terre del Sacramento* (1950). Proche du naturalisme par sa poétique, Jovine s'est également inséré dans le courant néo-réaliste du deuxième après-guerre.

douze ans. Berlué est un orphelin de guerre qui n'a peur de rien ; il voyage en compagnie de deux animaux parlants, lorsqu'il découvre que dans un train se cachent des « rouges » qui veulent dynamiter le wagon des chemises noires. Il prévient du danger le chef de gare, et les chemises noires, reconnaissantes, invitent le garçon à participer à une expédition punitive qui permet de capturer onze « subversifs ». Puis les fascistes lui proposent de les accompagner (« Tu dois venir avec nous. Nous marchons sur Rome, nous sommes trois cent mille³⁶ ») et lui promettent de « le présenter au Duce³⁷ ». Le lendemain, Berlué entre dans Rome avec les troupes de Mussolini, entre deux haies de foule qui applaudit à tout rompre ; ensuite, il va rejoindre ses camarades dans une caserne, car désormais « il était, lui aussi, une Chemise noire, un soldat comme tous les autres³⁸ ». Un dénouement qui signifie l'issue heureuse de l'éducation politique de Berlué.

Renzo Pezzani est un poète³⁹ ; il travaille pour la maison d'édition catholique SEI, où il publie en 1931 *Corcontento. Romanzo per ragazzi*. Corcontento (« cœur joyeux ») est le surnom donné à un petit montagnard de dix ans, pauvre et déguenillé, qui vit à la frontière entre l'Italie et l'Autriche. Devenu orphelin, Corcontento se fait la mascotte d'un bataillon, dont il reçoit la révélation du sentiment patriotique. En mai 1915, l'Italie entre en guerre ; Corcontento demande de pouvoir se joindre aux soldats, et on lui répond : « Ici il y a de la place aussi pour les enfants, s'ils ont du cran⁴⁰ ». Il sert de mousse, monte la garde et les officiers sont fiers de lui. Toujours volontaire pour les actions risquées, il est blessé et soigné dans un hôpital militaire, où « le plus petit soldat d'Italie » sera décoré d'une médaille d'argent. La guerre se termine avec la victoire des Italiens et la vie reprend au village, où la sérénité toutefois n'est pas rétablie ; l'après-guerre est marqué par une série de troubles, provoqués par les faux prophètes qui trompent le peuple et l'incitent à abandonner le travail. L'héroïque Corcontento devient leur bête noire, et des meneurs vont menacer son patron et lui de-

36. Francesco Jovine, *Berlué*, Palerme, Sandron, 1929, p. 112.

37. *Ibid.*

38. *Ibid.*, p. 117.

39. Renzo Pezzani (1898-1951) s'engage comme volontaire dans la Grande Guerre en 1915. Ses débuts littéraires datent de 1920 : il publiera jusqu'à sa mort de très nombreux recueils de vers, en langue italienne et en dialecte de sa province natale.

40. Renzo Pezzani, *Corcontento. Romanzo per ragazzi*, Turin, SEI, 1931, p. 50.

mander de le licencier ; comme il refuse, le cortège des manifestants se déchaîne et des jets de pierres le blessent mortellement. Le jour de l'enterrement, la mère de Corcontento déploie un drapeau tricolore et ce simple geste suffit à redonner courage aux patriotes et à retourner la situation. Tout se termine soudain dans l'apaisement, lorsque résonne la cloche qui appelle le peuple à espérer et à vivre « dans la lumière des biens immortels : Dieu, la Patrie, la Famille⁴¹ ». Le sentiment religieux empêche Renzo Pezzani d'aller plus loin dans l'exaltation de la violence fasciste ; l'auteur ne permet pas à son récit d'atteindre l'aboutissement logique de ce type de roman, et l'histoire de Corcontento donne l'impression de rester en suspens.

Lorsqu'ils publient à leur tour des « romans de la renaissance », Salvator Gotta et Olga Visentini sont des auteurs bien connus du jeune public. Le premier, qui avait remporté un grand succès avec *Piccolo Alpino* (1926) – l'histoire d'un garçon qui pendant la Grande Guerre se trouve au front avec les chasseurs alpins – donne à l'histoire une suite, *L'altra guerra del Piccolo Alpino* (1936), qui prolonge les aventures du garçon milanais dans l'après-guerre. Le tableau fait par l'auteur de ces années est dramatique, le désordre social et l'agonie de la patrie y sont représentés sous le jour le plus sombre. Les ouvriers grévistes, formant « une foule frénétique, ivre de rage, mugissante⁴² », défilent en cortège dans la ville en arborant des pancartes où il est écrit : « À bas le gouvernement ! Vive Lénine ! Mort aux anciens combattants !⁴³ ». Giacomino combattrait lors de sa deuxième guerre en luttant contre les « subversifs » pour restaurer l'ordre et rétablir les vraies valeurs, menacées par ces nouveaux ennemis qui renient la patrie. Il ne sera pas seul ; il rencontre dans la rue le major Lupo, son ancien officier des chasseurs alpins, qui le conduit dans un local où se trouve l'homme dont viendra le salut de l'Italie : Benito Mussolini. Giacomino adhère immédiatement aux Faisceaux qui viennent d'être fondés et, avec les chemises noires, livre bataille contre les socialistes ; il se fait squadrisme, capture des subversifs et les purge « avec une forte dose d'huile de ricin⁴⁴ », puis il participe à la marche sur Rome. L'héroïsme démontré par le garçon lui vaut la récompense suprême ; il reçoit des mains du Duce « la médaille d'or de la valeur

41. Salvator Gotta, *L'altra guerra del Piccolo Alpino*, Milan, Baldini & Castoldi, 1936, p. 182.

42. *Ibid.*, p. 12.

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*, p. 200.

fasciste⁴⁵ », tandis que ses camarades crient : « Vive le petit squadrisme !⁴⁶ ». Cette tentative de Gotta de créer une littérature épique fasciste à l'usage des enfants n'aboutit de fait qu'à une plate démonstration de servilité envers le PNF, et offre une interprétation de l'histoire « à l'enseigne de la violence aveugle, brutale, finalisée à l'élimination physique de l'ennemi⁴⁷ », sans réussir à donner le moindre souffle de vie au protagoniste.

Olga Visentini, auteur et historienne de la littérature enfantine, publie également un « roman de la renaissance », intitulé *L'ombra sulla strada. Romanzo per giovinetti*, où elle souhaite « reconstruire fidèlement des moments très tristes pour notre patrie⁴⁸ », lorsque « le socialisme [...] avait tenté d'empoisonner une grande partie de la nation italienne⁴⁹ ». L'histoire se passe dans l'immédiat après-guerre : le protagoniste est Elio, un orphelin de guerre qui assiste aux violences que les « rouges » font subir aux patriotes, en leur ordonnant : « Crie "Vive Lénine" ou tu es mort !⁵⁰ ». Ceux qui refusent se font lyncher par la foule enragée, tandis que dans le pays ce ne sont que « grèves, assauts à des usines et à des magasins, heurts dans la population, terres abandonnées, gerbes de blé incendiées⁵¹ ». Son âme d'enfant mûrit, et sa conscience refuse désormais toute complicité avec son entourage ; il s'enfuit et se met à errer sur les chemins, jusqu'au jour où il est accueilli dans une famille fasciste qui affronte sans peur toutes les attaques des « rouges » pour défendre les terres et les troupeaux du maître. La vie reprendra alors dans le bourg nettoyé de la présence des « bolcheviks ». On est alors à la fin de l'année 1921 ; l'issue de l'avancée des chemises noires n'est pas encore connue, mais le grand-père, ancien combattant devenu fasciste, prophétise son succès et voit dans Elio et ses enfants la génération qui continuera le combat : « ils poursuivront la tâche, lui, mes fils, et tous ceux qui veulent s'appeler les Italiens ; ils porteront la chemise noire, prêts à accomplir ce que demandera notre Duce dans un temps que je sens très proche⁵² ». Ainsi se termine *L'ombra sulla strada*, qui offre la forme

45. *Ibid.*, p. 212.

46. *Ibid.*

47. P. Boero & C. De Luca, *La letteratura per l'infanzia*, op. cit., p. 156.

48. Olga Visentini, *L'ombra sulla strada. Romanzo per i giovinetti*, Turin, SEI, 1936, p. 4 de la couverture.

49. *Ibid.*

50. *Ibid.*, p. 7.

51. *Ibid.*, p. 24.

52. *Ibid.*, p. 214.

la plus achevée du « *Bildungsroman* fasciste » : le cheminement du protagoniste se fait par étapes, après des expériences qui sont apparemment destinées à susciter sa réflexion. Mais malgré les thèmes de l'errance et du voyage, qui servent de fil conducteur à la *Bildung* d'Elio, l'ascension morale à laquelle veut faire croire Olga Visentini n'est guère convaincante.

Tandis que la littérature enfantine se trouve progressivement confisquée par les pédagogues et les intellectuels proches du parti, il apparaît à l'évidence que les impératifs politiques du fascisme sont inconciliables avec les droits de la littérature. Ainsi les écrivains qui se sont essayés au « roman de formation fasciste » ont-ils échoué dans leur tentative de construire un *Bildungsroman* qui ne soit pas une reproduction pure et simple de tous les stéréotypes divulgués par l'idéologie. Leurs fictions sont impuissantes à inventer une intrigue qui ne soit pas artificielle et des personnages qui paraissent authentiques, parce qu'elles se conforment à une mystification de l'Histoire ; leurs narrations ne sont rien d'autre que des argumentaires rhétoriques proposant des *exempla*, pour renforcer chez les jeunes lecteurs, par la force de l'identification, la croyance aux modèles imposés par le fascisme.

La consécration de la littérature fasciste d'enfance et de jeunesse

Après la proclamation de l'empire (le 9 mai 1936), la production romanesque et les journaux pour l'enfance seront mis aux ordres du parti. Ils se feront d'abord les chantres de la victoire, et la littérature coloniale italienne s'enrichira d'un nouveau filon, celui des « romans de la conquête » éthiopienne ; fleuriront alors les « contes de la guerre », et les romans d'aventures dont les héros sont des Balillas qu'on voit participer à l'expédition de l'armée mussolinienne. Puis la littérature d'enfance et de jeunesse fasciste recevra une reconnaissance solennelle de la part du parti, lorsqu'un colloque national lui sera consacré par les ministères de la Culture populaire et de l'Éducation nationale réunis, les 8 et 9 novembre 1938. Ce colloque est une manifestation de prestige ; il réunit plusieurs personnalités de renom, parmi lesquelles figurent des écrivains et des auteurs (le poète Corrado Govoni, l'auteur théâtral Corrado Pavolini, ainsi que Giuseppe Fanciulli et Francesco Saporì) et des éditeurs (Enrico Vallecchi, Armando Armando). À ces conférenciers s'ajoute une personnalité encore plus célèbre : Filippo Tommaso Marinetti, le père du Futurisme – qui n'a jamais écrit de livres pour l'enfance mais s'est enthousiasmé pour cette nou-

velle cause. Il inaugurera le colloque, en proclamant que « les villes africaines conquises par la Guerre Rapide Mussolinienne et [...] les villes nouvelles de la compagne romaine » devaient être symboliquement unies « aux principes et aux sentiments qu'une littérature d'enfance et de jeunesse doit satisfaire⁵³ ».

À tour de rôle, les conférenciers affirment avec force que cette littérature est un enjeu essentiel pour la formation des individus, car c'est de ces premières lectures qu'on reçoit la première vision de la vie et du monde. Dans une Italie où « rien ne doit ni ne peut se produire qui ne soit fasciste⁵⁴ », les représentants du ministère de la Culture populaire demandent que les jeunes générations rencontrent le fascisme dans tous les aspects intellectuels et moraux de la vie, jusqu'à ce que se forme « un caractère, une *"forma mentis"*, une tendance conceptuelle totalitaire de l'individu et de la collectivité⁵⁵ ». Nazareno Padellaro soutient que la création littéraire en Italie doit s'immerger dans « l'âme nationale qui, portée au plan de la conscience commune, est pour ainsi dire la voix éternelle de la race⁵⁶ » ; par conséquent, les ouvrages étrangers, traduits ou adaptés, quelle que soit leur renommée dans le pays d'origine, sont nuisibles en soi. Corrado Govoni revendique pour lui et ses compagnons l'honneur de pouvoir être « des prosateurs et des poètes dignes de ce nom [...], des patriotes et des fascistes⁵⁷ », prêts à contribuer à l'éducation spirituelle et esthétique de la jeunesse, « pour avoir la fierté de servir la civilisation qui doit prendre et qui prendra fatalement [...] le nom de notre temps, fasciste et mussolinien⁵⁸ ». Les lectures d'enfance sont le socle sur lequel doit s'édifier la civilisation totalitaire ; au nom de cette conviction, elles doivent être étroitement surveillées et préservées de la présence envahissante des *strips* américaines. Les pédagogues fascistes s'en prennent vivement aux histoires et aux personnages de ces bandes dessinées qui déferlent sur l'Italie, pour souligner le contraste irréductible entre « cette représentation de l'aventure extravagante et trucu-

53. Filippo Tommaso Marinetti, « Prefazione-manifesto della letteratura giovanile », in *Convegno Nazionale per la Letteratura infantile e giovanile*, Actes du colloque homonyme, Rome, [s. éd.], 1939, p. 7.

54. Carlo Caretta & Renato Liguori, « Il libro di cultura fascista per i ragazzi », *ibid.*, p. 109.

55. *Ibid.*, p. 110.

56. Nazareno Padellaro, « Traduzioni e riduzioni di libri per fanciulli », *ibid.*, p. 36.

57. Corrado Govoni, « La poesia nelle antologie », *ibid.*, p. 120.

58. *Ibid.*

lente » donnée par la presse des États-Unis, et la réalité « de la lumineuse, héroïque vie du temps fasciste⁵⁹ ». La presse pour la jeunesse doit remplir une fonction essentiellement éducative, « en exaltant l'héroïsme italien, surtout militaire, la race italienne, l'histoire passée et présente de l'Italie⁶⁰ » ; l'aventure garde sa place, mais à condition d'être « audacieuse et saine⁶¹ ». Les héros sont les bienvenus, pourvu que « les caractères somatiques des personnages » puissent être identifiés par les lecteurs comme « franchement italiens⁶² ».

Comme conclusion générale est adoptée une résolution solennelle à l'enseigne de l'italianité de la race, de l'autarcie et de l'empire, pour définir le modèle du livre idéal pour la jeunesse :

Le colloque de Bologne a affirmé de manière claire et nette la nécessité d'une littérature d'enfance et de jeunesse, qui porte l'empreinte éthique et artistique de notre Italie impériale et Mussolinienne.

Les écrivains et les éditeurs italiens sauront donner aux nouvelles générations du Faisceau le livre, qui soit joie sereine, nourriture pleine de substance, source de foi religieuse et patriotique, de bonté et de force, de hardiesse et de ténacité, d'esprit de sacrifice et de discipline, de toutes les vertus enfin, avec lesquelles l'Italie fasciste pourra atteindre les objectifs élevés et universels que Dieu lui a assignés et que le Duce, l'Homme de la Providence, nous a révélés. Ce livre sera un livre italien, fasciste, et en tant que tel il sera également, nous le croyons, un livre universel⁶³.

Pour donner un nouvel élan à la production nationale et encourager la création du « livre italien, fasciste et universel », sont institués deux prix littéraires : le prix « Bologne » pour un livre de littérature narrative, et le prix « Jeunesse » pour une œuvre théâtrale. Ainsi croyait-on, au sein du ministère de la Culture populaire, avoir pris les dispositions nécessaires pour préserver les enfants italiens de l'influence néfaste des œuvres étrangères et promouvoir la « saine littérature fasciste ». Une semaine après le colloque, le mi-

59. Bino Sanminiatielli, « Periodici e illustrazioni », *ibid.*, p. 180.

60. Discours de S. E. Alfieri à Rome du 17 novembre 1938, cité par Francesca Mazzarini, « Storia 'non breve né facile' : la 'bonifica della stampa per i ragazzi' nell'Italia fascista », *Storia e problemi contemporanei*, 28, 2001, p. 43.

61. *Ibid.*

62. *Ibid.*

63. Giuseppe Giovanazzi, « Gusti letterari dei ragazzi », *Convegno Nazionale per la Letteratura infantile e giovanile*, *op. cit.*, p. 25-26.

nistre de la Culture populaire ordonne la suppression de toute la production d'importation, et la réduction de moitié de toutes les bandes dessinées qui, bien qu'italiennes ou italianisées, s'en inspirent. À la suite de ces directives ayant « une valeur clairement politique, une inspiration raciale et autarcique⁶⁴ », l'embargo est prononcé définitivement par décret le 21 novembre. Entre temps, avaient paru de nouveaux journaux qui voulaient lutter contre l'influence de la presse américaine, en proposant comme protagonistes des « enfants héros fascistes⁶⁵ » et des histoires inspirées « des vicissitudes de nos explorateurs, navigateurs, aviateurs ou des héros de notre guerre⁶⁶ ».

L'embargo lancé contre la bande dessinée américaine ne sera pas la seule réforme entreprise par le régime au nom des raisons nationalistes et autarciques. L'expurgation raciale de la presse et de la littérature enfantine sera complétée par une opération de « bonification » du livre, ayant comme objectif la « révision totale de toute la production de la librairie italienne ainsi que de la production étrangère traduite en italien », rendue urgente et nécessaire « en raison des directives supérieures de caractère racial⁶⁷ », qui instaurent la censure préventive et se préoccupent de faire retirer du commerce et des bibliothèques les œuvres des auteurs juifs.

Conclusion

Loin d'être un fait négligeable, les livres et les lectures enfantines nous sont apparus comme un observatoire privilégié pour comprendre par quels procédés le fascisme avait propagé son idéologie, en répandant des formes textuelles et iconographiques qui devaient modeler les consciences et l'imaginaire collectif d'une nation.

Les pédagogues qui se rallièrent au fascisme n'ont eu de cesse de soutenir que les « livres d'imagination » devaient être considérés comme « l'un des meilleurs moyens de contribuer à l'éducation inté-

64. Discours de S. E. Alfieri à Rome du 17 novembre 1938, in F. Mazzarini, « Storia 'non breve né facile' », *op. cit.*, p. 43.

65. Sylvie Martin-Mercier, « Entre Dieu et Duce : le mythe de l'enfant héros dans les premières bandes dessinées du *Vittorioso* (1937) », in Viviane Alary & Danièle Corrado (éd.), *Mythe et bandes dessinées*, Clermont Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006, p. 157.

66. *Ibid.*

67. Note confidentielle du ministère de la Culture populaire du 12 septembre 1938, citée par Ph. Cannistraro, *La fabbrica del consenso*, *op. cit.*, p. 118.

grale de la jeunesse voulue et promue par le Régime⁶⁸ ». C'est dire l'importance qui leur a été attribuée en vue de l'acculturation des nouvelles générations et de la formation du caractère national, à une époque où l'écrit – sous la forme du livre ou du journal – n'avait pas encore été détrôné par d'autres médias. Les directives du parti ont toujours poursuivi le même but, depuis que son secrétaire général Augusto Turati souhaite, dans un discours officiel du 27 janvier 1927, que « tous les Italiens, grands et petits, possèdent une bibliothèque fasciste, même minuscule⁶⁹ ». Et c'est surtout après la guerre d'Éthiopie et le rapprochement avec l'Allemagne nazie, lorsque l'autarcie arrête toute circulation des textes et des idées, que la littérature pour l'enfance se trouve intégrée dans l'État totalitaire. Le ministère de la Culture Populaire élabore des normes à partir de 1937, et la politique répressive décidée lors du congrès de Bologne fut mise en œuvre en commun accord avec le ministère de l'Éducation nationale. Une censure de plus en plus étouffante fut imposée à la presse illustrée et à l'édition, pour écarter la production étrangère et les œuvres d'auteurs juifs, et, en 1941, les préfets furent invités à établir la liste des œuvres pour l'enfance incompatibles avec la foi fasciste.

Pour imposer son pouvoir, le régime mussolinien avait besoin de l'asseoir par l'endoctrinement et la séduction ; l'importance de ce ressort est plus facilement perceptible « en ce qui concerne les périodes de la première formation et de la socialisation, donc les messages adressés tout particulièrement à l'enfance et à l'imaginaire qui est le sien⁷⁰ ». Entre le dessein totalitaire du fascisme, surtout dans les années 1930, et l'impact réel sur tout ce qu'ont effectivement lu les « enfants de Mussolini », il y a eu sûrement un écart qu'il est difficile, sinon impossible, de mesurer très précisément⁷¹. Mais tel était, sans aucun doute, le véritable projet du régime totali-

68. Giuseppe Fanciulli & Enrichetta Guidotti-Monaci, *La letteratura per l'infanzia*, Turin, SEI, 1937, 9^e éd., p. 315. (L'italique est de nous.)

69. Cité par Luciano Tamburini, *Peripezie d'un cuore sui banchi di scuola del Novecento*, in *Edmondo De Amicis*, Actes du colloque d'Imperia, 30 avril-3 mai 1981, Milan, Garzanti, 1985, p. 328.

70. Luisa Passerini, *Mussolini immaginario*, op. cit., p. 226.

71. Aucune enquête ne permet aujourd'hui de faire un inventaire systématique de ce que contenaient alors les bibliothèques publiques et privées, d'autant plus qu'à partir de 1943, la campagne de défascisation a généralement abouti à éliminer tous les ouvrages fascistes que contenaient les bibliothèques scolaires et les sections jeunesse des bibliothèques municipales.

taire. La culture fasciste fut surtout la culture des enfants et des jeunes gens, qui avaient grandi « dans l'univers mythologique créé par le fascisme », et qui crurent représenter mieux que tout autre une époque historique révolutionnaire, dont ils furent les meilleurs témoins⁷² ». Il ne reste qu'à nous demander ce qui serait advenu si les alliés du Pacte d'Acier avaient gagné la guerre et si le régime mussolinien avait porté jusqu'à son terme ultime son appropriation du territoire de la littérature d'enfance et de jeunesse, qu'il avait déjà menée avec un acharnement redoublé dans les dernières années de la dictature.

Normandie Université, UNICAEN, ERLIS

72. Alessandra Tarquini, *Storia della cultura fascista*, Bologne, Il Mulino, 2011, p. 230.